Ami du Clergé du 22 août 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — L'utilité des épreuves, 449.
Sujets de circonstances. — *A des gymnastes catholiques :* Soyez des chrétiens qui savent et des jeunes qui sont forts, 451. — *Allocution d'un jeune curé lors de son installation :* Ce que je veux être parmi vous, 453.
Pour une fête d'Enfants de Marie. — I. Marie « vierge fidèle, » 454. — II. L'exemple de sainte Bernadette, 455.
Sur l'Action catholique. — I. Sa nécessité, 456. — II. La confiance en l'Action catholique, 458.
Les personnages évangéliques. — XXX. S. Jean : l'appel divin, 460. — XXXI. S. Jean : l'esprit de l'Evangile, 462.

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

(15 septembre)

L'UTILITÉ DES ÉPREUVES

Mes frères,

S'il est quelqu'un que Notre Seigneur aurait dû mettre à l'abri des peines, des douleurs et des tribulations, combler au contraire des biens d'ici-bas, c'est sa mère. Or la fête des Sept-Douleurs, que nous célébrons aujourd'hui, nous rappelle que la vie de la T. S. Vierge ne fut qu'une longue succession d'épreuves. Orpheline dès son bas-âge, elle fut élevée au Temple et dut demander son pain quotidien au travail de ses mains. Devenue l'épouse de S. Joseph et la mère de Jésus, elle ressent douloureusement le contre-coup de toutes les persécutions dont son divin Fils est l'objet. Ce n'est pas assez pour elle de perdre son époux et de rester veuve prématurément, elle se voit ravir son Fils unique, mis à mort sous ses yeux au milieu des supplices les plus affreux. Ah ! l'Eglise a bien raison, en cette fête des Sept-Douleurs, de mettre sur les lèvres de Marie ces paroles du prophète : « *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* O vous tous qui passez, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur. »

Il y a un mystère dans cette conduite du Sauveur permettant que sa mère soit ainsi abreuvée de douleurs. Il l'aimait, nul n'en saurait douter, il pouvait la préserver de toute peine et écarter d'elle toute souffrance, c'est également certain. S'il ne l'a pas fait, c'est donc que les épreuves et les afflictions ne sont pas, comme nous le croyons communément, un châtiment et une malédiction de Dieu, car la Sainte Vierge ne méritait pas d'être châtiée et Notre-Seigneur ne pouvait maudire sa mère.

Les afflictions que Dieu nous envoie sont, au contraire, une marque d'estime qu'il nous donne, un témoignage de bonté et souvent une grande grâce.

I

Elles sont d'abord de sa part une marque d'estime. Dieu veut par elles éprouver notre fidélité et nous faire acquérir de nouveaux mérites. En nous envoyant des afflictions, Dieu veut s'assurer si nous lui sommes véritablement attachés et si nous ne le servons pas pour obtenir ses biens plutôt que pour lui-même. Quel mérite aurions-nous et quelle preuve d'attachement donnerions-nous au bon Dieu, si nous ne pratiquions notre sainte religion que pour obtenir des faveurs temporelles ? C'est nous et non pas Dieu que nous aimerions en agissant ainsi.

C'est ce que faisait observer S. Augustin à des chrétiens de son temps qui se plaignaient de la Providence : « Il y a si longtemps, disaient-ils, que nous servons le bon Dieu, que nous nous acquittons de tous les devoirs de la religion ! Et cependant nos affaires n'en vont pas mieux, notre santé n'en est pas meilleure ; il semble même que plus nous faisons pour lui, plus Dieu nous éprouve et nous envoie d'afflictions, tandis que voilà des impies qui l'offensent, foulent aux pieds sa loi et à qui cependant tout réussit. » Et S. Augustin de répondre : « C'est donc la prospérité matérielle que vous aviez en vue en servant Dieu, c'est donc votre intérêt et non sa gloire que vous cherchiez en observant ses commandements ; votre amour pour lui n'était qu'un amour mercenaire. Or c'est justement pour cela que Dieu ne vous a pas exaucés, afin de vous apprendre à l'aimer et à le servir pour lui-même et non pour ses faveurs. »

C'est ainsi que le servait le saint homme Job et c'est afin d'en convaincre le démon que Dieu permit à celui-ci de l'éprouver. Vous savez comment Satan usa et abusa de la permission et enleva successivement au saint homme ses biens, ses enfants, la santé même, au point que, couvert de plaies et abandonné de tous, il était en butte aux sarcasmes de sa femme et de tous ses amis. Mais lui, au lieu de murmurer, ne cessait de répéter : « Dieu m'avait tout donné, il m'a tout ôté ; que son saint nom soit béni. » Dieu, vous le savez, le récompensa dès ici-bas en lui rendant le double de ce qu'il avait perdu ; mais que fut cette récompense comparée à celle dont il jouit aujourd'hui dans le ciel grâce aux mérites que ses tribulations lui ont fait acquérir ?

Pendant sa vie, Dieu l'a traité comme le forgeron qui martelle à coups redoublés une barre de fer pour en faire une œuvre d'art, comme le sculpteur qui burine un bloc de marbre pour en faire une merveilleuse statue. Ainsi il frappe, il fait souffrir ceux qui l'aiment, mais c'est parce qu'il les sait capables d'une plus grande perfection, c'est pour leur faire acquérir plus de mérites et faire d'eux de plus grands saints. Nous le comprendrons au ciel et nous redirons, comme Jésus

aux pèlerins d'Emmaüs, que sa douloureuse passion et, sans doute aussi, la douloureuse compassion de Marie avaient scandalisés : « Tout cela, il me fallait le souffrir pour entrer dans la gloire dont je jouis ; merci à Dieu qui m'a assez estimé pour me la faire mériter. »

II

Les afflictions ne sont pas seulement une marque d'estime que Dieu nous donne, elles sont encore une preuve de son amour pour nous. Nous désirons tous les biens de ce monde : la santé, la richesse, les honneurs, les plaisirs. Il n'en est pas moins vrai que ces biens sont pleins de dangers pour ceux qui les possèdent. Moyen de sanctification entre les mains de ceux qui s'en servent pour faire des bonnes œuvres, les biens de la terre sont au contraire une cause de perdition pour ceux qui les emploient à satisfaire leur désir de luxe, leur ambition, leur amour de la bonne chère, et c'est, hélas ! le cas le plus fréquent. Oui, les riches, les heureux de ce monde sont exposés à une foule de dangers et de tentations que les pauvres ignorent. C'est ce qui faisait dire à Notre-Seigneur : « Malheur aux riches !... Malheur à vous, les heureux, qui riez maintenant, car vous pleurerez un jour ! »

Les biens de ce monde, la prospérité temporelle, le bien-être, le succès sont donc un grand danger pour ceux qui les ont en partage. Ne nous étonnons pas, dès lors, si Dieu les accorde à ceux dont il veut permettre la damnation, c'est-à-dire aux méchants, et les refuse à ceux qui l'aiment, à ceux qui par leur vie sainte méritent que Dieu leur épargne des dangers trop grands pour leur vertu. Bénissons-le, au contraire, de ce qu'en leur envoyant des revers et des peines, il les détache de plus en plus de ce monde où ils se seraient perdus.

Elle l'avait compris, cette reine malheureuse qui s'appelait Henriette de France. Epouse infortunée de Charles Ier que les révolutionnaires anglais avaient décapité, elle était revenue en France, son pays natal, et s'était enfermée dans un couvent pour y finir ses jours loin du monde. Or elle répétait souvent : « Je remercie tous les jours le ciel de deux grandes grâces : la première de m'avoir fait naître catholique et non pas hérétique, schismatique ou païenne comme tant d'autres ; la seconde de m'avoir rendue reine malheureuse. » Elle avait raison : la prospérité, les honneurs, les richesses l'auraient peut-être damnée, tandis que l'adversité, en la ramenant à Dieu, fut cause de son salut.

III

J'ajoute, en terminant, que les adversités sont souvent une grande grâce, parce qu'elles nous fournissent le moyen d'expier dès ici-bas nos péchés.

Il n'est personne, si juste qu'il soit, qui n'ait des infidélités à réparer et des fautes à expier. Tous nous sommes comptables à Dieu de bien des dettes qu'il nous faut acquitter. Mais quand les acquitterons-nous ? Si c'est après notre mort, quel jugement, quel châtiment nous attendent ! car il est effrayant de tomber en état de péché entre les mains du Dieu vivant. Il vaut bien mieux, pour nous, les payer en ce monde-ci.

Mais combien y en a-t-il qui ont la sagesse et le courage de le faire ? Combien y en a-t-il qui ont l'énergie de renoncer au bonheur pour faire pénitence de leurs fautes ? Ils sont rares, ceux-là, et même on peut ajouter que les pénitents volontaires ne sont pas toujours les plus grands pécheurs. Eh bien ! Dieu y pourvoit en nous envoyant lui-même des afflictions et des peines qui, si nous les acceptons avec résignation, deviendront l'expiation de nos péchés.

Loin de nous en plaindre, remercions-le, au contraire. Bénissons-le de ce qu'il ne nous traite pas comme ces méchants qu'il laisse jouir tranquillement de la vie, comme on laisse, sans le tourmenter, un malade désespéré. Lorsque les médecins voient que sa mort n'est plus qu'une question d'heures, ils disent à l'entourage de ce malade : « Donnez-lui tout ce qu'il désirera, ne lui refusez rien, ne le tourmentez pas en lui faisant prendre des remèdes désormais inutiles, ne le faites pas souffrir mal à propos, il est perdu irrémédiablement. » Quand le bon Dieu nous envoie des épreuves et nous fournit ainsi le moyen d'expier nos fautes, c'est bon signe, c'est qu'il estime que notre état n'est pas désespéré et que notre salut est encore possible.

Ce qui fait que nous ne savons pas supporter les épreuves que le bon Dieu nous envoie, c'est que nous jugeons de la vie présente comme si elle ne devait pas être suivie de l'éternité. Ah ! si tout finissait ici-bas, nous aurions lieu de nous scandaliser de la façon dont la Providence traite les bons et les méchants. Les impies auraient le droit de se moquer des justes, de leur demander où est leur Dieu et de nier son existence. Mais, confiant dans l'éternité, le juste peut répondre victorieusement : « Notre heure n'est pas encore venue ni à vous ni à moi ; attendez que celle des jugements de Dieu ait sonné et à mon tour je vous demanderai : « Où sont vos dieux que vous honoriez et dont vous étiez si fiers sur la terre ? Où sont vos richesses, vos honneurs, vos plaisirs en qui vous vous complaisiez ? Tous ces faux dieux, toutes ces idoles, vous les avez laissées sur la terre où elles sont impuissantes à vous sauver en ce moment. »

M. f., les bons chrétiens ne doivent pas s'étonner d'être en butte aux adversités, tandis que les méchants sont dans la prospérité. Notre-Seigneur nous l'a prédit : « *Mundus gaudebit, vos vero contristabimini*. Le monde se réjouira, tandis que vous serez dans la tristesse. » C'est le contraire qui devrait nous étonner ; ce qui devrait nous scandaliser, ce serait de voir ici-bas les bons chrétiens dans la joie et les pécheurs dans la tristesse, car alors la prophétie du Sauveur serait mise en défaut ; nous serions en droit de sus-

pecter la véracité de Notre-Seigneur, puisqu'il se serait trompé en cette circonstance. Mais puisque les choses arrivent comme il l'a prédit, rassuronsnous et attendons avec confiance la réalisation de la seconde partie de sa prophétie, car elle se réalisera, soyez-en sûrs : « *Sed tristitia vestra convertetur in gaudium.* Mais votre tristesse se changera en joie. » Ce sera le jour où Dieu récompensera dans le ciel notre soumission à sa sainte volonté, notre résignation dans les épreuves ; notre courage et notre générosité dans les peines. Alors nous dirons comme S. Paul et comme Notre-Dame des Sept-Douleurs le dit aujourd'hui : « Qu'étaient-ce que quelques années de souffrance en comparaison du bonheur sans fin qui en est la récompense ? » Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

A des gymnastes catholiques

SOYEZ DES CHRÉTIENS QUI SAVENT ET DES JEUNES QUI SONT FORTS [1]

Mes chers amis,

Je veux d'abord vous adresser un salut joyeux et fraternel, à vous tous qui nous procurez aujourd'hui le bonheur de votre visite aimable. « Il est bon, dit l'Ecriture, il est agréable pour des frères de se trouver ensemble. » Vous avez, avec mes chers jeunes des Vosges, la fraternité de la foi, des sentiments, de l'idéal. C'est pour cela que tout de suite, au premier contact, vous éprouvez, les uns et les autres, à vous réunir, une joie très vive qui n'a pas eu besoin pour naître d'un long commerce d'amitié, qui se crée sans effort au fond des âmes, surtout devant l'autel entre chrétiens.

Nous vous saluons, Monseigneur l'Evêque de La Rochelle et moi, comme nos fils, membres de cette admirable phalange de gymnastes catholiques qui est une de nos fiertés nationales. Très cordialement nous saluons vos aumôniers, vos moniteurs, vos chefs ; nous saluons vos groupes et vos drapeaux glorieux. Et nous vous remercions d'être venus donner à la ville d'Epinal, qui les apprécie et qui vous acclame, l'honneur et le bienfait de cette fête magnifique.

C'est la cérémonie présente, c'est votre station au pied de l'autel qui donne à cette journée son caractère propre et tout son sens, parce qu'elle marque nettement qui vous êtes et ce que vous voulez. Pourrais-je, à votre éloge, ne pas le souligner en deux mots — j'ai reçu la consigne d'être bref — devant cette assemblée qui s'édifie maintenant à votre piété comme elle viendra ce soir applaudir à vos succès ?

S. Jean, qui est l'apôtre des jeunes pour bien des raisons que l'on aimerait dire, écrivait un jour à ses Jeunes d'Asie : « Je vous écris, jeunes gens, parce que la parole de Dieu demeure en vous, parce que vous êtes forts, et parce que vous avez vaincu le démon. » C'est pour les mêmes raisons que je vous parle maintenant, parce que vous êtes *des chrétiens qui savent* et des *jeunes qui sont forts.*

I

« La parole de Dieu demeure en vous, » c'est-à-dire que l'ayant entendue dans votre enfance et l'entendant souvent encore, vous en gardez les enseignements et en observez les préceptes.

La première chose qu'un homme ait à faire ici-bas, c'est d'établir sa vie dans la vérité. Car il y a une vérité en dehors de nous, une vérité que nous n'avons pas faite et qui nous vient de Dieu par l'Ecriture et par l'Eglise, donc qui s'impose à nous et sur laquelle nous avons, en vue d'atteindre notre fin, à régler notre pensée et notre conduite.

Vous en avez naguère appris les éléments. A la différence de tant d'autres qui ne l'ont pas connue ou qui l'ont rejetée parce qu'elle les gênait, vous n'avez pas établi votre jeunesse sur l'erreur et le mensonge, plus commodes, mais où ne peut se plaire un homme simplement raisonnable. Vous n'avez pas cessé de fréquenter l'église où cette vérité se donne, le prêtre qui a mission de la répandre, l'étude qui l'affermit et la développe. Vous avez compris que vous n'avez pas seulement un corps à fortifier par l'exercice et le sport, mais un esprit à former, une âme à élever, et qu'il y a en vous autre chose que la matière, une flamme divine qui doit briller, la foi. Vous savez, vous croyez qu'il est un Dieu, Maître et Juge suprême, auquel il faut obéir ; un Rédempteur, le Dieu fait homme, qui est la voie, la vérité et la vie ; une Eglise dont il faut accepter les lois et suivre les directions.

Vous agissez, habituellement du moins, d'après ces données certaines qui sont en vous des convictions raisonnées. Et vous jugez toutes choses à leur lumière, les idées, les propos, les actes, sachant et prononçant que telle opinion courante est erronée, tel livre mauvais, tel spectacle révoltant. Grâce à vous, la vérité continue de briller dans nos ténèbres, et c'est heureux pour la société. Regardez autour de vous, jeunes gens : y trouvez-vous autre chose sur ces grands sujets que l'ignorance, l'indifférence et l'erreur, en des esprits où le matérialisme semble avoir éteint jusqu'à la pensée ? Demandez à ces jeunes qui ne sont pas des vôtres ce qu'ils font, à quoi ils prétendent, quel but ils poursuivent. Ils ne comprendront pas ; ils vous parleront un langage singulier où ne se trahiront que des préoccupations terrestres, vulgaires ou très basses, celles de leur métier, de leurs sports ou de leurs passions. La parole de Dieu n'est pas en eux, mais seulement une raison rétrécie, déformée, appauvrie, qui a perdu la maîtrise de leur vie parce qu'elle s'est faite l'esclave de leurs sens.

[1] Allocution prononcée par Mgr Marmottin, évêque de Saint-Dié, à la messe du Concours de gymnastique d'Epinal, le 28 juillet 1935.

Ah ! oui, heureusement pour notre pays que vous êtes là pour maintenir et faire rayonner la vérité qui le guide sans que parfois il s'en rende compte, et le sauve quand il est trop près du danger. Heureusement que vous êtes là pour lui garder ces forces spirituelles sans lesquelles il périrait, auxquelles ses dirigeants sont contraints aujourd'hui de faire appel. Ah ! restez ce que vous êtes : autre chose que des gymnastes, si souples et alertes soient-ils, autre chose que ces athlètes que S. Augustin, dans son énergique langage, appelait de beaux animaux de gloire ! Soyez des jeunes hommes curieux des choses de l'esprit, instruits surtout de leur foi. Dites-vous bien que ce qui fait la valeur d'un homme, ce n'est pas la force de ses muscles, c'est la qualité de son âme, la vigueur de son intelligence, et que la gloire d'un peuple n'est pas dans la supériorité de ses champions, mais dans la puissance de ses génies, et que la victoire ici-bas reste toujours, malgré les apparences et malgré les retards, à l'idée sur la matière, aux hommes qui savent sur les hommes qui s'enrichissent ou qui se meurtrissent dans l'arène.

Pour la France donc qui ne peut vivre et prospérer sans vous, pour la France qui mourrait sans vous, demeurez la lumière en gardant, en cultivant la parole de Dieu, source de vie, de force et de bonheur. « Que votre lumière, vous dit Notre-Seigneur, luise devant les hommes pour qu'ils voient vos œuvres et en rendent gloire au Père des cieux ! »

II

Notre-Seigneur vous demande par ces derniers mots d'édifier les hommes par vos œuvres en même temps que vous maintiendrez chez eux les idées nécessaires. Si vous voulez, en effet, être logiques et ne pas scandaliser par une contradiction fâcheuse, il faut que vous viviez d'après vos croyances. Les jeunes amis de S. Jean faisaient ainsi : « Vous êtes forts, leur disait-il, et vous avez vaincu le démon. » Vous entendez bien ce que cela veut dire. Il le précise du reste aussitôt : « N'aimez pas le monde, parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie. » Au fond, ce qu'il leur demande, c'est d'être chastes. Je vous le demande aussi.

« Le monde est plongé dans le mal, » dit-il encore. Et ce mal, le mal par excellence, source de tous les autres, c'est la concupiscence de la chair, c'est l'appétit des plaisirs des sens, c'est l'impureté. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir : aujourd'hui surtout, rien n'est moins caché que ce grand ressort de la vie des hommes. Il s'affiche, il s'étale. Tout descend, tout se déshonore et la société meurt de sa propre corruption.

Quelle attitude aurez-vous devant lui ?... Tomberez-vous dans sa fange en lui sacrifiant votre esprit aveuglé, votre cœur desséché, votre corps même épuisé, comme ces tristes jeunes gens qui portent sur leur front si vite, avec le stigmate du vice, la flétrissure du temps ? Ou bien resterez-vous debout, inflexibles devant les tentations, fiers devant les railleries, résolus à garder votre corps sans souillure et votre âme immaculée ?

Vos groupements par eux-mêmes répondent, et votre présence ici. En venant à nous, vous avez entendu rester chrétiens, non seulement par la croyance, mais par la vertu, et garder la morale aussi bien que la foi. Vous voulez que le corps et l'âme aient en vous les rapports que la raison et la loi de Dieu leur imposent. Au lieu de laisser l'âme s'asservir à la chair, vous prétendez qu'elle soit toujours la maîtresse du corps qu'elle anime, et lui dicte en tout ses volontés. Non pas, certes, que vous méprisiez ce corps, chef-d'œuvre de Dieu aussi bien que l'âme elle-même ; le soin que vous prenez, en vos Sociétés, de l'assouplir, de le développer, de lui donner, par des mouvements rythmiques, toute sa force et toute sa grâce, prouve bien le cas que vous faites de ce bon et indispensable serviteur. Mais vous le voulez soumis à l'âme, comme l'âme à Dieu. Au reste, sa première force et sa vraie beauté ne sont-elles pas la chasteté même ? Tandis que l'impureté l'affaiblit, le ruine, l'enlaidit, comme les excès d'autre sorte.

Réalisez donc, mes chers Amis, votre but. Au milieu de la corruption, soyez des purs ; parmi tant d'esclaves, soyez des vainqueurs.

Par la vigilance avant tout : veillez sur vos pensées, vos regards, vos fréquentations, vos lectures ; interdisez vous tout ce qui est défendu, tout ce qui souille, même seulement tout ce qui menace votre vertu.

Et puis, parce que vous êtes faibles, priez ; la lutte est dure parfois : appelez à votre aide Celui qui n'est jamais loin de vous et dont la grâce apaise et délivre.

Surtout, sanctifiez votre chair rebelle par le contact fréquent de la chair très pure du Sauveur : là est la grande ressource, l'indispensable moyen pour ceux qui veulent réaliser en eux le miracle de la pureté.

* *

Voilà ce que j'ai voulu vous rappeler, jeunes gens, en cet office où vous êtes venus un instant réfléchir et prier. Le Maître va descendre sur cet autel et s'immoler pour vous ; offrez-lui les résolutions que je vous suggère. Dites-lui que vous voulez être de vrais chrétiens, posséder en un corps vigoureux et pur une âme ardente et généreuse, et dans cette âme le Saint Esprit par la grâce. Est-il rien au monde de plus beau qu'un gymnaste en qui habite Dieu ? Jésus lui-même, tout à l'heure, vous voyant tels vous aimera. Et nous, ses ministres, nous vous aimons aussi ; nous nous sentons émus devant les forces neuves et charmantes que nous contemplons ou devinons en vous ; et nous vous demandons de les employer au bien, de les dépenser sans compter au service de Dieu et au service de la patrie : de l'un comme de l'autre, vous êtes les meilleures espérances !

Allocution d'un jeune curé lors de son installation

CE QUE JE VEUX ÊTRE PARMI VOUS

Monsieur le Doyen,

Je vous remercie de l'accueil plein de bienveillance que vous me faites en votre doyenné. Merci d'être venu m'installer en cette paroisse ; présenté par vous, ceux que Dieu me confie m'accueilleront, j'en suis sûr, avec plus de sympathie. Merci, enfin, des paroles trop aimables que vous avez dites à mon sujet. Si j'ai conscience de n'avoir rien fait dans le passé pour les mériter, j'ai du moins le vif désir de les vérifier à l'avenir. Vos exemples, que je m'efforcerai de suivre, vos conseils dictés par l'expérience et que je sollicite, m'y aideront et d'avance je vous en exprime toute ma gratitude.

I

Mes frères, il me semble lire sur vos lèvres, à mon adresse, la question que les prêtres et les lévites envoyés de Jérusalem adressaient à S. Jean-Baptiste : « *Tu quis es ?* Qui êtes-vous ? »

Qui je suis ? Je suis votre curé, et comme tel je suis envoyé parmi vous pour y être le ministre de Dieu. Je ne veux y être que cela.

Ministre de Dieu, je le serai chaque matin au saint autel. J'y renouvellerai le saint sacrifice avec le vif désir de vous en appliquer à tous les mérites. Je l'offrirai à toutes vos intentions et pour le soulagement et la délivrance de tous vos chers défunts qui dorment dans le cimetière.

Ministre de Dieu, je le serai chaque jour en récitant pour vous la grande prière liturgique : le saint Bréviaire. Tandis que, répandus dans la campagne, vous vous livrerez à vos labeurs, je demanderai à Dieu d'envoyer à vos champs son soleil ou sa rosée, je lui offrirai vos travaux et vos fatigues et le supplierai de féconder vos sueurs et de bénir vos entreprises.

Ministre de Dieu, je le serai dans la chaire de vérité. Je le serai aussi à la Table sainte. En chaire comme à la Table sainte, dit S. Augustin, n'est-ce pas le même Verbe de Dieu qui se donne à nous, là caché sous l'écorce de la lettre, ici voilé sous les apparences du pain ? Ministre de Dieu, je le serai donc ici, en vous transmettant les enseignements du Seigneur, en vous exposant sa doctrine et en vous expliquant sa loi. Si j'en juge par l'attention que vous me prêtez en ce moment, ces enseignements, vous les recueillerez avec foi et docilité et, j'en suis sûr, vous mettrez le même empressement à les traduire dans votre vie. Peut-être m'arrivera-t il parfois d'insister à temps et à contre-temps, comme le veut S. Paul, afin de vous amener à mieux servir Dieu encore que vous ne le faites. Ne vous en étonnez pas, m. f., ne vous en froissez pas surtout et n'attribuez jamais mon insistance qu'à mon amour pour vos âmes qui voudrait à tous fermer les portes de l'enfer et ouvrir celles du ciel.

Ministre de Dieu, je le serai au saint tribunal, où mon bonheur sera de pardonner vos péchés au nom de Dieu et de rendre la paix à vos âmes. Je le serai au chevet de vos malades, pour les consoler et si possible les soulager. Je le serai auprès du lit de vos mourants surtout, afin de leur rendre plus doux le terrible passage et de leur ouvrir les portes de l'éternité bienheureuse, afin aussi d'y prendre part à vos douleurs et à vos deuils. Etranger pour vous hier, comme vous l'étiez pour moi, je suis, en devenant votre curé, devenu l'un des vôtres et comme membre de chacun de vos foyers. Désormais vos joies seront mes joies, vos peines seront mes peines, ma vie sera en quelque sorte faite de votre vie à tous.

II

Et comment en serait-il autrement, m. f. ? La vie d'un curé n'est-elle pas intimement mêlée à celle de ses paroissiens ? Mais il n'est pas une circonstance dans votre vie, pas un événement ne survient dans vos familles sans que le prêtre y soit mêlé, sans que votre pasteur soit en quelque sorte appelé à le présider.

Vous étiez à peine nés que déjà vos parents vous présentaient au prêtre afin qu'il vous bénisse et verse sur votre front l'eau sainte du baptême. C'est lui qui guida vos premiers pas dans le chemin de la vie et de la vertu et mon ambition, m. f., est de me donner de tout mon cœur à vos chers enfants et de leur prodiguer les soins et l'éducation chrétienne dont vous-mêmes avez bénéficié. Aidez-moi seulement dans cette tâche. Que ceux qui partagent à leur endroit votre sollicitude daignent seulement unir leurs efforts aux miens ; continuez de me les envoyer après leur Communion solennelle, pour que je les aide à persévérer, et je vous promets qu'autant qu'il dépendra de moi vous aurez des enfants soumis et plus tard des jeunes gens vertueux.

Le prêtre, parents chrétiens, c'est à lui que vous êtes venus demander de consacrer votre union et c'est devant lui, devant le même autel, que vos enfants viendront demander la même grâce. C'est le prêtre qui a consolé et assisté vos vieux parents et tous, j'en suis certain, vous demandez à Dieu de vous accorder la même grâce à votre heure dernière.

Le prêtre, m. f., il est pour vous l'ami de tous les jours ; c'est à lui que vous venez ouvrir votre conscience, confier vos misères et vos faiblesses, demander force, lumière et conseil. Mais tout cela, vous le sentez aussi bien que moi. Ce rôle, cette mission du prêtre au milieu de vous, vous ne les concevez pas autrement, j'en ai pour preuve votre empressement à solliciter un pasteur, votre insistance pour l'obtenir. Aussi ai-je bon espoir que mon ministère sera bien accueilli parmi vous.

III

Pourquoi vous le cacherais-je, m. f. ? ce n'est pas sans regret ni sans peine que j'ai quitté N.

où j'étais vicaire. Ma nomination à X. m'éloignait d'une ville où on daignait m'honorer de quelques sympathies; elle me séparait d'un prêtre vénéré, rempli pour moi d'une bienveillante affection, elle me privait enfin d'un collègue aimé pour m'envoyer seul dans une paroisse dont la vie et les habitudes me sont inconnues, et contrastent certainement avec celles des pays où j'ai vécu jusqu'ici.

Mais quand je sus que parmi vous le prêtre était attendu et désiré, quand j'eus appris que la paroisse où m'envoyait Monseigneur était une paroisse chrétienne, pleine de foi, conservant avec un soin jaloux ses pratiques et ses traditions religieuses, lorsqu'on m'eut dit que la paix et l'union règnent dans son sein, quand j'eus constaté qu'entre les dépositaires de l'autorité et moi la meilleure entente serait facile et que de leur part je pouvais espérer appui pour mon ministère, aides et subsides pour l'entretien de cette belle église que vous venez de bâtir au prix des plus généreux sacrifices et qui vous fait tant honneur, oh ! alors, je fus pleinement rassuré, je me réjouis d'être envoyé parmi vous et j'attendis avec impatience le jour où je vous verrais face à face, le moment qui est enfin venu où je pourrais vous parler à cœur ouvert et vous dire tout mon amour et tout mon dévouement.

Votre assistance nombreuse me prouve que je ne me suis point trompé; je la regarde, non seulement comme un acte d'obéissance à la loi du dimanche, mais encore comme une marque de sympathie envers votre nouveau pasteur, comme un signe de bon accueil, comme un souhait de bienvenue, et je vous en remercie.

Et maintenant il ne me reste plus qu'à placer mon ministère dans cette paroisse sous la protection de la T. S. Vierge. Qu'elle m'obtienne de Dieu la grâce d'y faire le bien et de l'y faire beaucoup elle-même ! C'est de sa part que pour la première fois je vous bénis de tout mon cœur, au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. Ainsi soit-il.

POUR UNE FÊTE D'ENFANTS DE MARIE

I

MARIE « VIERGE FIDÈLE »

Mes chères enfants,

C'est la Sainte Vierge, votre Mère, que vous êtes si heureuses de célébrer, de chanter, de fêter aujourd'hui, en famille vraiment, que je veux vous donner pour modèle.

Il y a, dans ses Litanies, une invocation qui en dit long, et qui nous propose une forte leçon : *Vierge fidèle*.

Etudions cette fidélité de Marie à la lumière de quelques textes de S. Luc, qui semble l'avoir particulièrement connue.

I

Au début, c'est l'Annonciation et la réponse de la Vierge à l'étonnant message de l'ange : « Voici la servante du Seigneur. »

Servante de Dieu, elle le fut toute sa vie, sans défaillance. A trois ans, au Temple, elle se consacre à son service. Elle ne consent, plus tard, à devenir la Mère du Messie, que parce que le Seigneur le lui demande. Toujours pour obéir à cette volonté divine, elle accepte de se séparer de son Jésus, puis de le laisser se sacrifier et mourir...

La crèche, l'atelier, l'exil, la croix : elle veut bien de cette quadruple humiliation pour le Fils de Dieu incarné dans son sein, parce que le Très-Haut l'exige. Elle n'a qu'un rôle à remplir sur cette terre : *servir ;* elle sert, quand Dieu veut, comme Dieu veut, toujours !

Assistez maintenant à l'épisode du Temple de Jérusalem. Après trois jours de recherches angoissées, Marie et Joseph retrouvent Jésus au milieu des Docteurs, qui sont dans l'admiration de cet enfant et de ses paroles. Ils entendent, sans doute, les compliments qu'on leur fait de lui ; ils écoutent, sans bien comprendre, la réponse de ce petit garçon de douze ans : « Il faut que je m'occupe des affaires de mon père. » Mais avez-vous retenu la conclusion de l'Evangéliste ? La voici : « Marie conservait avec soin ces souvenirs dans son cœur. »

Tous les mots portent. Elle conserve *avec soin.* Elle ne veut rien oublier de ce qui proclame, parmi les hommes, la grandeur de Jésus, ni non plus des enseignements qu'il a donnés déjà aux savants d'Israël et qu'il vient de donner à elle comme à Joseph, à l'instant même. Elle conserve *dans son cœur,* c'est-à-dire avec amour. Plus elle connaît Jésus, plus elle l'aime, et plus s'accroît pour lui son fidèle dévouement.

Et puis, c'est le Calvaire. Alors, que lisons-nous ? « Elle se tenait debout au pied de la croix. » Dans la joie comme dans la peine, elle est auprès de Jésus. Surtout en ce moment, vous n'imaginez pas qu'elle puisse n'être pas là ?

Elle savait bien ce qui l'attendait ; elle savait bien à quelle destinée la vouait sa fidélité au Christ-Sauveur ; est-ce que Siméon naguère ne le lui avait pas annoncé ? Ne lui avait-il pas dit : « Un glaive de douleur transpercera votre âme » ?

C'est maintenant le moment. La souffrance est son lot, comme elle est celui de son Fils, et pour la même cause : la Rédemption du monde...

Dieu attend d'elle qu'elle soit courageuse jusqu'au bout. Elle l'est. Tant que le sacrifice ne sera pas consommé, elle se montrera forte ; on la verra en larmes, mais forte ; elle se tiendra debout au pied de la croix, pour offrir la divine Victime, comme le prêtre qui se tient debout au pied de l'autel...

Enfin, c'est S. Luc encore, non plus dans l'Evangile, mais dans les *Actes,* qui nous dit : « Les Apôtres s'appliquaient tous sans relâche à la

prière, d'une même pensée,. . avec Marie, la Mère de Jésus. »

Nous sommes après l'Ascension, au milieu de l'Eglise naissante. Et vous voyez la Sainte Vierge ; vous la retrouvez là, parce que l'Eglise c'est encore Jésus, et que, être fidèle à l'Eglise, c'est l'être à Jésus qui vit en elle.

II

Vous vous faites à vous mêmes, mes chères enfants, l'application de tous ces textes, qui constituent autant d'exemples et de précieuses leçons.

Demandez, vous les jeunes, et vous les aînées, à votre Mère de vous aider à dire, en toute vérité : « Voici la servante du Seigneur ! » Oh ! soyez et restez toujours, en toutes circonstances, de fidèles servantes du bon Dieu. Ne faites jamais deux parts dans votre vie ; réservez tout pour le Père qui est dans les cieux. Comme il est triste (laissez-moi vous dire cela, simplement) comme il est triste de voir des chrétiennes, qui furent aussi bien élevées qu'on peut l'être, qui furent pieuses certainement, même Enfants de Marie, de les voir ensuite, dans le courant de la vie, oublier le passé et, loin de donner le bon exemple comme on s'y attendait, comme on devait s'y attendre, au contraire, dans leur tenue extérieure, dans leur mise, dans leur conduite, chercher des modèles, ainsi que le font, hélas ! tant d'autres, dans les bas-fonds de la société... Vous, mes enfants, restez fidèles. Soyez toujours les servantes de Dieu, quoi qu'il arrive ! Jamais celles du monde et du démon !...

A l'exemple de la Sainte Vierge, gardez avec soin dans votre cœur tout ce que vous entendez de Jésus et tout ce qu'on vous dit en son nom : les conseils qui vous sont prodigués, ici ou ailleurs, pour votre plus grand bien ; soyez persuadées qu'ils n'ont pas d'autre but, puisqu'on se propose uniquement, en vous les donnant, de vous faire mieux aimer Notre-Seigneur. Or, je vous le demande, y a-t-il trésor plus grand, pour une chrétienne, que l'amour divin ?... Gardez surtout avec soin dans votre cœur ce que Jésus lui-même vous dit en l'intimité, quand vous priez, quand vous méditez, quand vous communiez... Il confie alors des secrets qui font, pour celles qui savent les recueillir, le bonheur de toute une vie...

A l'exemple de Marie, comprenez le prix de la souffrance chrétienne. C'est si doux et si avantageux de porter la croix avec Jésus, ou de se tenir, quand on pleure, debout, malgré tout, au pied de la croix où Jésus agonise ! N'a-t-il pas dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai » ?... C'est si bon d'accepter des mains de Jésus ce fardeau dont il a dit encore qu'il est léger ! Il ne ment pas, mes enfants ; si le fardeau nous semble lourd, c'est nous qui l'alourdissons par nos murmures, nos lâchetés ou nos manques de confiance.

La Sainte Vierge, au Calvaire, nous donne une autre leçon, un autre avertissement si vous voulez : quand nous sommes fidèles à Jésus, il faut nous attendre à souffrir, ne serait ce que des contradictions du monde, ou des efforts répétés, des sacrifices que nous devons nous imposer pour ne pas succomber à de multiples tentations quotidiennes... Retenons bien cette parole de Bossuet : « Quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix. » Mais n'oublions pas qu'il n'y a rien de plus beau que de souffrir à cause de lui, rien non plus — les martyrs nous en sont une preuve — qui mérite autant la suprême récompense du ciel...

Enfin, aimez l'Eglise. Songez qu'elle continue ici-bas N.-S. Jésus-Christ, qu'il s'est identifié à elle, au point d'affirmer : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. » Si elle nous montre le chemin du ciel, si elle nous enseigne par conséquent les vérités chrétiennes et si elle nous rappelle nos devoirs, elle ne le fait qu'au nom de Jésus-Christ : c'est lui qui parle par sa bouche. Que votre charité pour l'Eglise soit donc faite, sans hésiter, de respect profond et d'obéissance sincère.

* *

Je vous place, en terminant, sous la protection de la Vierge fidèle, votre Patronne, votre Protectrice et votre Mère ; et je vous bénis de tout cœur, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

II

L'EXEMPLE DE SAINTE BERNADETTE

Mes chères enfants,

Quel plus beau modèle pourrais-je vous proposer, en ce moment, en cette fête qui vous est et qui m'est si chère, que l'Enfant de Marie vraiment exemplaire que nous nommons désormais, avec joie, sainte Bernadette ? Car elle a beau avoir quitté le monde et, en quittant le monde, changé de nom : celui qu'elle portait au moment des Apparitions lui restera jusqu'à la fin des siècles. On dit : « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, » et non : « Sainte Thérèse Martin » ; mais on dira toujours : « Sainte Bernadette Soubirous, » et non : « Sainte Marie-Bernard. » Et c'est bien mieux ainsi pour le cœur de l'humanité presque tout entière, qui connaît beaucoup *Bernadette* et très peu *Sœur Marie-Bernard*.

I

Quelle œuvre magnifique elle a accomplie, dans sa courte vie terrestre !

Elle a d'abord, d'une façon splendide, *procuré la gloire de Dieu*. Par Marie (car la règle demeure invariable : on va toujours à Jésus par Marie), elle a amené des foules, fidèles ou repentantes, aux pieds de Notre-Seigneur.

Elle a vaincu l'hostilité du pouvoir civil et les défiances de l'autorité religieuse. Sur sa demande, on a bâti une « chapelle, » qui est devenue une vaste basilique à trois étages ; sur sa demande, on s'est pressé à la Grotte en pèlerinage : le monde entier s'est ébranlé vers les Pyrénées, et il faut

par centaines de mille, chaque année, compter les pèlerins.

Grâce à Bernadette, le surnaturel de Lourdes s'impose au monde : aucune intelligence, pour peu qu'elle soit de bonne foi, ne peut le nier. On est obligé, en présence du miracle qui se multiplie à la Grotte, aux piscines ou à la procession du Saint-Sacrement, de reconnaître le doigt de Dieu, par conséquent de tomber à genoux et d'adorer !

Grâce à Bernadette, des milliers de messes sont célébrées sur la terre bénie et des millions de communions distribuées...

Grâce à Bernadette, des âmes, en quantité, se sanctifient davantage et d'autres, nombreuses aussi, trouvent à Lourdes leur chemin de Damas et reviennent au Dieu que, depuis longtemps, elles avaient abandonné.

Procurer ici-bas la gloire de Dieu à ce point, c'est bien beau. Et pourtant j'ose dire que l'enfant chérie de la Vierge a fait une œuvre plus belle encore. Qu'y a-t-il, en effet, de plus merveilleux qu'une âme arrivée à la *sainteté ?* c'est-à-dire qui ressemble à Dieu même, puisqu'elle remplit le programme tracé par le Maître : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » ?

Telle fut l'âme de Bernadette. Et cette Enfant de Marie peut dire aujourd'hui ce que disait, en la Visitation, sa divine Mère : « Le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. » Quelle grande chose, en effet ! Une enfant — la dernière de sa bourgade, — une religieuse — la dernière de sa communauté — exaltée par le pape, présentée par lui à la vénération du monde catholique tout entier, déclarée sainte, princesse de la cour céleste, au milieu des anges et des élus !...

II

Comment sainte Bernadette a-t-elle pu accomplir ces grandes œuvres ?

Parce qu'elle fut une *petite fille,* petite dans tous les sens du mot :

petite par sa modestie : elle était à Lourdes comme les autres, un peu plus perdue, plus cachée et plus chétive ;

petite par sa pauvreté : vous avez vu, vous les aînées, sa maison minable, et vous savez à quel degré d'indigence étaient réduits son père et sa mère ;

petite par son humilité et sa simplicité. Elle demandait un jour à une religieuse : « Que faiton d'un balai ? »

— On s'en sert pour balayer !

— Et après ?

— On le remet à sa place !

— Où est sa place ?

— Dans un coin, derrière la porte !

— Eh bien ! c'est mon histoire. La Sainte Vierge s'est servie de moi, puis on m'a mise dans un coin. J'y suis heureuse !

Voilà le secret du succès dans l'apostolat, mes enfants, et de la sainteté : mater l'orgueil, rester humble ou le devenir, rester « petite. » Plus on est petit sur la terre, plus on est grand dans le ciel. Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas recommandé d'être comme des petits enfants ? Et n'a-t-il pas dit que les derniers ici-bas seraient les premiers là-haut ?

Comment s'y prit encore Bernadette ? Oh ! c'est bien simple : elle se laissa mener par la Sainte Vierge, — en définitive par Dieu, puisque Marie ne se manifestait à elle qu'avec la permission de Dieu et que tout se ramène à Dieu.

Dès qu'elle connaît la volonté et les désirs de la Dame, elle obéit, quoi qu'il lui en coûte, malgré les rebuffades, les fatigues, les humiliations et les persécutions. Relisez l'histoire si attachante des Apparitions, et vous verrez.

La Sainte Vierge l'a priée de revenir pendant quinze jours : elle le fait ; et elle doit vaincre l'hostilité de ses parents et du commissaire de police.

La Sainte Vierge lui ordonne d'aller dire aux prêtres de lui bâtir une chapelle : elle le fait ; et pourtant, elle a une peur atroce du curé de Lourdes qui, en sa présence, se montre, si possible, plus terrible encore.

La Sainte Vierge lui dit de creuser la terre, de se frotter le visage avec l'eau boueuse, de manger de l'herbe : elle le fait, malgré la risée de la foule qui la prend pour une folle.

Que lui importe l'opinion du monde ? Ce qui l'intéresse, c'est la volonté de Dieu, connue et exécutée.

Voilà pourquoi elle a réussi et pourquoi, à son appel, toute la terre s'est ébranlée pour venir à la Grotte prier, communier et chanter la gloire de Dieu... Voilà comment elle est devenue une sainte.

Retenez, mes enfants, cette seconde leçon. Cherchez toujours la volonté de Dieu ; faites toujours la volonté de Dieu malgré tout et malgré tous. On ne vous comprendra pas peut être d'abord, ou on feindra de ne pas vous comprendre, parce qu'il est plus commode de vivre autrement que vous ; mais soyez-en bien persuadées, vous rayonnerez, même sans vous en douter, vous ferez du bien, je vous l'affirme.

Et puis, quand même vous resteriez impuissantes auprès des autres, il reste que le bon Dieu vous aime, parce que vous l'aimez; il reste que vous vous sanctifiez et qu'un jour vous rejoindrez sainte Bernadette au ciel. Ainsi soit-il.

SUR L'ACTION CATHOLIQUE

I

SA NÉCESSITÉ

« Soyez des radiateurs de vie chrétienne. » (Pie XI)

Le 28 mai 1930, mourait le cardinal Luçon, archevêque de Reims. Son souvenir restera indissolublement uni à celui du martyre de sa cathé-

drale. En septembre 1914, le cardinal était à Rome. Il prenait part au conclave qui devait élire Benoît XV. Le bruit courut que son église était bombardée. Bravant tous les obstacles, il voulut regagner sa ville et rester près de sa cathédrale en ces heures critiques. Il rentra en cachette, grâce à la bienveillance d'un médecin militaire qui le cacha dans sa voiture et le porta jusqu'à Villedommange : la ville de Reims était alors consignée et bien gardée. La première visite du cardinal fut pour sa cathédrale, déjà abîmée par les projectiles incendiaires. Ce spectacle l'émut douloureusement. Durant les deux jours qui suivirent, trois nouveaux obus de 150 tombaient sur le splendide monument de foi et d'art antique. L'évêque voulut rester sous la rafale. Pendant la Semaine Sainte de 1917, 7.000 projectiles tombèrent sur Reims. « A chaque 305 la terre tremblait, a écrit le cardinal Luçon. Un nuage de fumée dense et noire cachait la cathédrale. Quand j'y suis entré, l'angoisse m'a oppressé le cœur : ma belle église était désormais en ruines. »

Après la guerre, la cathédrale meurtrie et glorieuse put reprendre vie, grâce à la charité inépuisable de la France au grand cœur et aux secours reçus d'Amérique. En 1927, le jour de l'Ascension, le cardinal put officier solennellement avec son clergé, dans la basilique restaurée.

I. — *La civilisation en danger*

Il est une autre cathédrale plus magnifique et autrement importante que celle de Reims : c'est la cathédrale spirituelle de la civilisation chrétienne élevée par la foi de nos pères. Sur elle s'acharne l'incrédulité moderne. Sous le masque fallacieux d'une neutralité hypocrite, les suppôts de Satan s'efforcent de détruire le règne du Christ dans les âmes, d'anéantir le royaume de Dieu. Leurs mauvais discours répandent des nuées épaisses, de funestes préjugés autour des âmes honnêtes. Leur cinéma corrupteur ne cesse de répandre des gaz asphyxiants; leur conduite contamine tout un milieu ; ils semblent émettre des miasmes empoisonnés qui ravagent les âmes. Par les modes éhontées qu'ils lancent dans le monde, la morale est outragée et mise en minorité. Par leur presse corrompue, comme par un bombardement à jet continu, les assises sociales elles-mêmes sont ébranlées. Par l'école sans Dieu, les nouvelles générations sont privées de « cette immense paire d'ailes » qui devait les maintenir au-dessus des bas-fonds de leurs mauvais instincts ; l'éducation laïcisée empêche les rayons de la foi d'envelopper la terre vierge des jeunes âmes pour y faire fleurir les plus belles vertus ; aussi bien, la solide vertu n'est pas monnaie courante, ce sont les scandales qui courent les rues.

Les grands scandales dont tout le monde parle, ne sont pas le produit d'une génération spontanée, mais plutôt de notre génération laïcisée. Notre siècle qui sue la pourriture matérialiste par tous ses pores n'est pas tout reluisant ni ruisselant de vertus ; et ce n'est pas sans tristesse que nous avons vu naguère le P. Lhande congédié du poste de télégraphie sans fil de Radio-Paris d'où il nous prêchait, le dimanche, « l'Evangile sur les toits. » Sans doute, ce rappel de la morale évangélique offusquait une certaine neutralité qui ne veut écouter que les voix d'en-bas et qui tient à garder ses plus beaux sourires pour ceux qui propagent les doctrines de mort.

Voilà qui ne peut qu'aggraver la crise de civilisation qui nous afflige. Les âmes encroûtées dans l'orbite de la matière semblent s'identifier avec la machine qui, de plus en plus, remplace la pensée. Une « civilisation mécanique » supplante la vraie civilisation, basée sur la morale chrétienne. La machine, qui devait servir l'homme, l'asservit; l'intérêt particulier est érigé en principe de morale et propage le désordre dans toutes les classes de la société. Quelles lézardes se creusent sur les murs du temple de la civilisation ! Il ne reste plus qu'une civilisation en surface qui veut obstinément méconnaître les richesses spirituelles; un fragile replâtrage ne suffit plus, même pour sauver les apparences, la société roule aux abîmes ; déjà le cri d'alarme retentit de toutes parts. Il semble que Dieu veuille écrire quelque chose de nouveau dans les fastes de notre histoire. Le pape vous demande instamment de vous faire les apôtres de l'Action catholique, pour hâter cette nouvelle ère chrétienne.

II. — *Le Pape nous invite à l'Action catholique*

Dans une contrée de la Riviera, en Italie, on conserve avec vénération dans certaines familles de pêcheurs un tableau qui rappelle l'épisode suivant : Un brigantin luttait depuis deux jours et une nuit contre une violente tempête qui lui interdisait l'entrée du port; l'équipage, rendu de fatigue, allait s'abandonner aux sinistres caprices de l'ouragan déchaîné, lorsque le petit mousse du bord, au travers des nuages épais, entendit un son de cloches : c'étaient les joyeux carillons de Noël. Son cœur se fondit de joie. C'était Noël et l'on était tout près du port. Ces matelots sentirent un courage surhumain galvaniser leurs forces, la vaillance inonda leur cœur, ils allaient être sauvés.

Tandis que la rafale des scandales fait rage, tandis que mugit la bourrasque du chômage et que des bruits de guerre retentissent çà et là aux frontières comme des coups de tonnerre, le Pape fait entendre sa voix puissante, tel un son de cloche. Soyons attentifs comme le petit mousse, soyons les premiers à entendre l'appel pressant du Vicaire du Christ qui seul peut encore sauver notre société en détresse et conduire au port du bonheur la barque de l'humanité souffrante, ballottée sur la mer orageuse du monde par le souffle de Satan. Montrons aux ennemis de la religion que la vieille chanson de la foi chrétienne n'a jamais endormi personne, mais qu'elle nous tient

tendus dans l'effort pour la réforme des mœurs. C'est quand Jésus entra dans le tourbillon de sa Passion que le jour de sa résurrection fut tout proche pour lui. A l'heure présente, « Dieu veut une nouvelle résurrection dans la société » [1]; travaillons, sous la tempête destructrice, à préparer à la société « les lendemains réparateurs ». C'est le Pape qui nous y convie; « celui qui obéit, dit le Saint-Esprit, chantera victoire ». Si nous obéissons au chef audacieux qui, du haut du Vatican, nous encourage dans l'œuvre magnifique de l'apostolat, la victoire sera bientôt à nous.

Un poète visitait une carrière de marbre en Provence. Il posa à un manœuvre cette question : « Que fais-tu, mon ami » ? — Celui-ci, regardant de travers le visiteur insolite, lui dit d'un ton hargneux : « Eh bien ! vous le voyez, Monsieur, je taille une pierre ». En effet, le poète, homme observateur, pouvait voir cela. Il posa cependant la même question à un autre ouvrier qui lui répondit avec un gentil sourire : « Mais je gagne 40 francs par jour à faire ce métier, Monsieur. » Et dans les yeux de ce gaillard le poète put lire ce que représentait de joies familiales et de promesses d'avenir de gagner 40 francs par jour. Il posa encore la question à un troisième ouvrier. Celui-ci, se relevant dans toute la majesté de sa haute taille et fixant dans les yeux l'homme de la beauté lui dit : « Monsieur, je bâtis une cathédrale ».

Si je vous posais en ce moment la même question que le poète, que me répondriez-vous ? Iriez-vous me dire comme le manœuvre : « Je suis bûcheron, tailleur, boulanger ou agriculteur... vous connaissez ce petit train de vie prosaïque, sans aucune échappée d'idéal » ; ou : « Je suis bureaucrate et je gratte du papier tout le jour dans un coin de bureau » ? Me diriez-vous, comme le second : « Mais voyez donc comme nous savons nous débrouiller, malgré la crise. Les enfants sont bien habillés, les choses ne vont pas si mal pour nous » ? Vous seriez-vous laissé prendre au miroitement trompeur des nouvelles pièces de cinq francs ?

Non, répondez-moi comme le troisième : « Je bâtis une cathédrale, la cathédrale de la civilisation chrétienne qui a comme clef de voûte, là-haut, notre Père céleste qui s'est proposé à nous comme modèle infini de perfection ; la cathédrale spirituelle qui a comme base et comme pierre d'angle le Christ, la pierre angulaire ; comme piliers, les commandements de Dieu et de l'Eglise ; comme structure, les règles de l'ascétisme chrétien ; cathédrale dans laquelle on ne respire que paix, vertus, parfums mystiques et fraternité. Par mes prières, mes communions, mes bons exemples, mes sacrifices et toutes mes actions, je bâtis cette cathédrale dont les pierres vivantes sont les âmes humaines ; je mets tant d'ardeur à faire ce travail d'artiste, je mets tant de splendeurs dans la façade de ce superbe monument que ceux-là même qui ignorent les beautés de la foi, ceux qui n'ont même plus confiance en sa vertu créatrice se rapprocheront d'elle, pour mieux la contempler, et, après avoir admiré les merveilles du dehors, voudront entrer, eux aussi, dans cette cathédrale de la civilisation chrétienne pour mieux en comprendre la beauté intérieure.

« Qu'importe que l'Etat laïc ait accaparé la belle découverte du grand chrétien qu'était M. Branly ? Il me reste un poste de T. S. F. que nul ne peut laïciser, un poste qui émet les ondes toutes puissantes de la grâce divine : la prière fervente. Avec ce poste divin, j'attirerai les âmes à l'Eglise, comme ces moines du Moyen Age qui, les jours d'orage, sonnaient la cloche à toute volée, pour indiquer aux voyageurs égarés dans la campagne la direction de leur monastère, où une généreuse et douce hospitalité les attendait ; avec cette foi qui soulève les montagnes d'irréligion qui nous étouffent, en cette année de Jubilé proclamé par le Pape pour promouvoir partout un renouveau chrétien, je bâtis une cathédrale immortelle, la magnifique cathédrale de la civilisation chrétienne. »

II

LA CONFIANCE EN L'ACTION CATHOLIQUE

« L'Action catholique, voilà la pensée qui m'obsède. »
(Pie XI).

Le fait suivant s'est passé près de Naples, il y a quelques années seulement ; voici, à peu près, comment les journaux l'ont raconté :

« A l'hôpital des pèlerins s'est présenté le Frère Athenese Alphonse, âgé de 53 ans, du couvent de Monte Corvino Rovella. Sa main droite était toute contusionnée. Deux phalanges de l'index et du médius de la main gauche avaient été arrachées, ainsi que les trois phalanges de l'annulaire et du petit doigt de la même main. La foudre l'a frappé ce matin, vers 5 heures, quand l'orage grondait. Le Frère était monté au clocher de l'église de Sainte-Marie de la Paix pour sonner l'*Angelus*, quand la foudre tomba sur le clocher. Le premier moment de frayeur passé, voyant à terre la pointe de ses doigts, convaincu que la vie lui avait été conservée par un vrai miracle, il voulut finir de sonner les cloches avec la main droite, malgré le sang qu'il perdait de l'autre. Il descendit ensuite dans l'église. »

Ce Frère ne peut-il pas être proposé comme modèle à ceux qui veulent faire de l'Action catholique ? Parfois l'enfer suscite des tempêtes furieuses qui ravagent le bien que nous avions cru faire dans les âmes au prix de tant d'efforts et de souffrances, et alors nous sommes tentés de nous écrier : « A quoi bon ? C'est toujours à recommencer. »

Ce Frère Alphonse Athenese nous enseigne la persévérance dans l'effort. « C'est la nuit qu'il fait beau de croire à la lumière, » dit le poète, c'est

[1] Révélations de Sœur Benigna Consolata Ferrero, de la Visitation de Côme (Italie).

dans la tempête de la persécution que l'exemple des bons brille comme une étoile aux feux constants, indiquant aux faibles la direction à suivre, malgré les vents contraires.

I. — *La chanson du renouveau chrétien*

Une tempête ne dure pas longtemps, et de tous les côtés de l'horizon social se révèlent les indices d'un avenir meilleur. Le Pape lui-même, des hauteurs du Vatican, voit poindre la blanche aurore d'un jour plus beau qui sera illuminé par le soleil de la foi chrétienne. « Jamais, au cours de l'histoire du monde, écrivait récemment l'abbé Bergey, l'heure ne fut ni plus grave, ni plus clairement indiquée, ni plus décisive, pour l'avenir du catholicisme. On a l'impression d'un typhon qui passe, emportant avec lui, dans un désarroi sans nom, un sensualisme exarcerbé, les nations. » Comme dit l'abbé Thellier de Poncheville, « nous sommes à la courbe des siècles. » C'est un chapitre de l'histoire du monde qui s'achève avec le paraphe de Satan ; Dieu se prépare des collaborateurs dans l'Action catholique, pour écrire le chapitre suivant. Déjà Louis Veuillot parlait d'une « noblesse chrétienne, qui n'a pas besoin de titres, ni de particule, car elle ne tire sa distinction, même extérieure, que d'elle-même, de ses sentiments, de sa dignité de vie. »

II. — *La faillite de la Libre Pensée*

Ne voyez-vous pas se lever, parmi les jeunes en particulier, une magnifique élite qui foule aux pieds, avec dédain, le manteau déprimant et abject du matérialisme, pour demander à l'Eglise un mode de vie supérieur ? Ce fait, prédit par Pie X le 29 novembre 1911, a été constaté par nos ennemis eux-mêmes. La *Lanterne* en a exprimé son dépit, par ces mots réalistes : « Nous en claquerons ». Georges Ponsot écrivait dans ce même journal : « L'Eglise prend pour elle toute la jeunesse, et elle la gardera. » Même constatation sous la plume du député Paul Boncour, dans le *Radical :* « Nous n'avons plus la jeunesse avec nous. » Monsieur Berthonnieux, rédacteur des *Annales de la jeunesse laïque,* avoue : « Nous ne sommes plus qu'une poignée de militants. » Marcel Sembat, dans une Revue très laïque, affirme : « La libre pensée n'excite plus ; chez la jeunesse, aucun enthousiasme, et lorsqu'une pensée cesse d'enthousiasmer la jeunesse, c'est qu'elle va périr » ; et le *Rappel* de conclure : « Le catholicisme se porte parfaitement bien, tandis que l'anticléricalisme bat de l'aile et agonise. »

Le temps est bien passé, où l'on se plaisait à sonner le glas du catholicisme. Les aveux recueillis sous la plume de nos adversaires rendent un tout autre son. De toutes parts on fait appel aux forces spirituelles « nécessaires au bonheur et à la stabilité des groupements humains. » Pour réprimer les puissances de désordre qu'on sent bouillonner dans les bas-fonds de la société, on réclame la force de l'idéal. J.-B. Bloch n'a-t-il pas raison d'écrire : « Le mal dont notre siècle se plaint, c'est d'avoir perdu, depuis 150 ans, la foi dans la promesse d'outre-tombe faite par Jésus » ?

On raconte d'un équilibriste qu'il sciait, sans le savoir, la base du trapèze auquel il était suspendu. De ces équilibristes-là, il y en a sans doute encore, surtout parmi ceux dont le premier soin devrait être d'équilibrer le budget de l'Etat et qui, pour se maintenir au pouvoir, minent la religion, seule base efficace de la morale. Mais dans tous les autres milieux cette engeance se fait de plus en plus rare ; on désire au contraire l'Evangile.

III. — *Heure décisive pour la religion*

Dans les plaines de Bologne, un mendiant aveugle jouait de la lyre ; puis, quand il avait réussi à distraire agréablement un groupe d'auditeurs, il demandait à l'un d'eux de lui lire une page du grand poète Dante. Il fit cela jusqu'à ce qu'il sût par cœur les beaux poèmes qui berçaient son âme et consolaient son cœur.

Notre siècle privé, par sa faute, des lumières de l'au-delà divin, notre siècle qui n'a pas voulu de la merveilleuse chanson de la foi chrétienne qui ennoblissait son âme, comme un mendiant aveugle, réclame à présent un service de nous : c'est de lui commenter page par page le divin poème de l'Evangile qui seul peut encore calmer les passions qui le font souffrir, c'est de lui apprendre l'Evangile qui seul peut bercer et transfigurer sa douleur. L'heure qui passe est donc décisive pour la victoire du catholicisme en France.

Durant la dernière guerre, longtemps nos soldats se sont contentés de *tenir*. C'était la vie des tranchées où le combattant se cramponnait au sol, comme au cœur de la patrie, pour le défendre, mais un jour vint où le généralissime Foch ordonna une grande offensive générale. C'était en 1918. Ce fut alors la grande ruée sur l'ennemi qui battait en retraite dans le désordre. Passé alors le temps où il fallait sacrifier plusieurs hommes pour s'emparer d'un pied de terrain, on pouvait avancer rapidement et presque sans danger, c'était la victoire. Quelque chose de semblable se passe dans l'Eglise en ce moment, disait naguère un grand orateur. Le Pape Pie XI a organisé l'Action catholique et demande à tous ses soldats d'aller de l'avant avec confiance. Il ne s'agit pas ici de faire des blessures, mais plutôt de les guérir ; il n'est pas question de poudre sèche, mais au contraire d'écarter délicatement les broussailles des préjugés qui barrent à la foi la route des esprits.

IV. — *Générosité au service de Dieu*

C'est ainsi, par l'Action catholique, que vous serez les collaborateurs de Dieu dans l'enfantement d'un monde nouveau. Devant pareille destinée, devant de si splendides visions d'avenir, quel cœur humain ne battrait à se rompre d'enthousiasme ? Au service d'une cause si divine, ne

craignons pas d'être trop généreux. S'il faut même des victimes volontaires pour ramener dans le droit chemin une civilisation qui s'égare sur des pentes sans issue, soyez les premiers à vous offrir pour épargner aux autres la catastrophe finale et les délires sanglants du grand soir.

Une légende va illustrer ma pensée; cette légende, qui nous vient d'Italie, rapporte que là-bas, au pays du soleil, une mère, gravement malade, était soignée par sa petite fille. Le médecin, consulté, dit à la petite : « Mon enfant, tu peux donner à ta maman tout ce qu'elle te demandera » ... L'ordonnance n'était pas très encourageante, mais la petite n'en comprit pas tout le sens. Au soir d'un beau jour de mai, la malade, sur son séant, vit, par sa fenêtre ouverte, se lever tout rutilant de beauté l'astre que nous appelons « l'étoile du berger. » Elle dit alors à sa fille : « Oh ! ma petite, va me chercher cette étoile... il me semble que si je pouvais la prendre, la presser sur mon cœur, je serais guérie. » Et la petite, dans sa foi naïve, partit. Elle marcha longtemps, par monts et par vaux ; puis, exténuée de fatigue, voyant que l'étoile montait toujours dans le ciel, à mesure qu'elle approchait de l'horizon, elle se prit à pleurer ; tombant sur ses genoux, de sa douce voix qu'un amer sanglot étouffait, elle adressa à Dieu une prière désespérée, et Dieu fit le prodige, dit la légende, que l'étoile se décrochât du ciel et vînt se placer dans les menottes de la petite fille. Celle-ci porta l'étoile à sa mère. La malade pressa l'étoile sur son cœur et fut vraiment guérie, mais elle embrassa ensuite sa fille avec tant d'effusion que ce fut la petite qui en mourut.

Vous avez compris déjà ce que signifiait cette légende, et vous lui donnez tout le rayonnement de son symbole.

La mère gravement malade, c'est l'« Europe qui crève », selon l'expression réaliste d'un romancier anglais ; c'est, plus près de nous, la mère patrie, notre société minée par la fièvre de toutes les passions, rongée par le cancer du sensualisme, mise en danger par la gangrène des trois concupiscences. L'étoile, vous l'avez reconnue, c'est cette étoile de la foi que nos ennemis se flattaient en 1906 d'avoir éteinte à tout jamais, d'un geste qu'ils disaient magnifique, mais qui n'était qu'un stupide mouvement oratoire : c'est l'étoile qui s'est levée dans le ciel de Palestine et qui a marqué sur la terre l'inauguration d'une ère nouvelle, l'ère chrétienne. Le docteur symbolise nos hommes politiques, qui voient tous leurs programmes piteusement échouer, tandis que le pays va de mal en pis : c'est la science impuissante en face de la mort et de la corruption des mœurs. La petite fille, c'est chacun de nous. Chacun de nous doit garder au cœur cette foi confiante qui obtient du ciel des prodiges, la foi d'un S. François d'Assise. Nous devons tous monter incessamment vers Dieu, agiter, quoi qu'il en coûte, la cloche du bon exemple comme le bon Fr. Alphonse que je citais tout à l'heure, nous devons gravir les sentiers laborieux de la perfection chrétienne, pour rendre à la société qui se meurt du manque de clarté surnaturelle, les étoiles qu'on a voilées à son horizon. Nouveaux apôtres d'une cause immortelle, ne soyons pas de ceux qui considèrent la récompense promise comme indigne de leurs efforts. Allons jusqu'au bout de nous-mêmes. Qu'importe que nous tombions, un peu plus tôt ou un peu plus tard, au bord du chemin ? Nous tomberons toujours sur le cœur de Dieu qui se donnera tout à nous. Un autre prendra de nos faibles mains le drapeau de la foi conquérante que nous aurons laissé choir.

Dans un dernier sourire héroïque, le front caressé par la brise d'une ère nouvelle de paix, de prospérité, et de fraternité chrétiennes, heureux de nous être sevrés des plaisirs terrestres les moins purs, pour mieux donner notre cœur tout à tous et les élever tous à la hauteur de notre dévouement, nous irons, de là-haut, contempler les fruits des semences que nous aurons jetées par nos prières, nos bons conseils, nos exemples vertueux, nos sacrifices, dans le champ du Père de famille. Nous verrons les humains suivre notre sillage de lumière, se baigner dans le halo de notre victoire finale, y puiser chaleur, lumière et réconfort, et nous redescendrons, s'il le faut, un peu à la façon de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour les consoler et imprimer à leur marche un nouvel élan vers l'idéal, dans ces heures critiques de l'existence où la joie n'illumine plus le visage baigné de larmes et où la vie devient un poids lourd.

LES PERSONNAGES EVANGÉLIQUES

XXX

S. JEAN : L'APPEL DIVIN

Jean le bien-aimé est la figure la plus douce, la plus candide du Collège apostolique. Jésus le trouva digne de reposer sur son cœur pendant la Cène, et, avant de « passer de ce monde à son Père, » il lui confia sa mère. Au disciple vierge il remit sa mère vierge. Qu'elle devait être belle, l'âme de Jean qui mérita de recevoir cet auguste et céleste dépôt !

I

Il naquit à Bethsaïda, sur les bords du lac de Tibériade. Quand ses yeux s'éveillèrent à la lumière, ils s'arrêtèrent d'abord sur ces eaux merveilleuses, où se reflétait tout le ciel bleu, et son âme en garda en quelque sorte l'azur et la limpidité.

Son père, Zébédée, était un pêcheur et vivait du fruit de sa pêche. Cependant sa barque lui appartenait, ce qui laisse penser qu'il jouissait de quelque aisance. Sa mère, Salomé, était une femme d'une foi vive, qui aimait avec passion ses deux fils, Jacques le Majeur et Jean, et qui, les voyant ardents et bien doués, espérait pour eux un noble et grand avenir.

Zébédée rencontrait souvent sur le lac son ami Jonas, pêcheur comme lui, qui avait aussi deux fils, Pierre et André. Ils s'aidaient, raccommodaient ensemble leurs filets ; leurs enfants s'aimaient, jouaient et travaillaient ensemble. Jonas n'avait qu'une barque d'emprunt, mais aucune jalousie ne troublait la paix de leur mutuelle affection.

Les enfants grandissaient dans l'innocence, malgré les dangers qu'offraient les villes de la Décapole. La loi de Dieu était scrupuleusement observée dans leurs familles, c'est pourquoi leurs âmes étaient plus religieuses. Jean et André surtout se laissaient façonner par la grâce d'en-haut et cédaient à leurs aspirations vers une vie plus pure, une sainteté plus élevée.

S. Jean-Baptiste ébranlait alors les bords du Jourdain par sa prédication entraînante : « Faites pénitence ! Le royaume de Dieu est proche. » Les deux amis s'attachèrent à lui et devinrent ses disciples. Ils écoutaient avidement ses paroles et attendaient « le règne de Dieu. » Dans toute la Judée se répandait le bruit de la venue prochaine du Christ. Jean-Baptiste l'annonçait, déclarant qu'il n'était pas lui-même ce Christ promis. « Il est au milieu de vous, ajoutait-il, et vous ne le connaissez pas ! »

Lui-même ne l'avait jamais vu et il désirait que l'Esprit-Saint le lui fît connaître, mais il parlait sans cesse de lui. Les deux disciples écoutaient, demandaient à le voir pour s'attacher à lui, et interrogeaient leur Maître. Désormais ce fut leur unique pensée : voir et connaître le Messie.

Jean-Baptiste le connut enfin quand il le baptisa. L'Esprit-Saint lui avait dit : « Celui sur lequel tu verras descendre du ciel une colombe, c'est lui ! »

« J'ai vu le Saint-Esprit descendre sur lui, dit-il un jour, et je déclare que c'est le Fils de Dieu ! » (Jo., I, 34).

Le lendemain il était avec ses deux disciples quand il vit venir Jésus. Il leur dit : « Voici l'Agneau de Dieu ! »

« Les deux disciples, ayant entendu cette parole, suivirent Jésus. »

Ils le suivaient, n'osant l'aborder. Jésus se retourna et, les voyant qui le suivaient de quelques pas, il leur dit : « Qui cherchez-vous ? »

Qui ils cherchaient ? Il était évident que c'était lui. C'est pourquoi ils ne répondent pas à cette question. Ils lui dirent : « Maître, où habitez-vous ? »

Jésus leur dit : « Venez et voyez. »

« Ils vinrent, ils virent où il demeurait, et ils restèrent avec lui jusqu'à la fin du jour. Il était environ quatre heures du soir. » (Jo., I, 36-40).

« Heureuse journée, s'écrie Bossuet, heureuse nuit que l'on passe avec Jésus-Christ dans sa maison ! Seigneur, où habitez-vous ? Dites-moi où vous habitez, afin que j'y aille aussi fixer ma demeure... Je ne veux m'attacher qu'à vous. « O venez ! ô voyez ! ô demeurez ! » Que ces paroles sont douces et qu'il est doux de savoir où Jésus habite ! [1]. » La demeure de Jésus n'était peut-être qu'une hutte de branchages, mais pour les deux disciples c'était le Paradis, puisque Jésus était là. Ils ont vu, ils ont écouté, ils ont compris que Jésus est le prophète attendu. Car André rencontre son frère Simon, et il lui dit joyeusement : « Nous avons trouvé le Messie ! » Et il amène Pierre à Jésus.

Tel est le premier entretien de Jean avec le bon Maître, entretien d'une ineffable douceur où Jésus se révèle au disciple bien-aimé, où celui-ci révèle à Jésus son âme innocente, et aussitôt son âme s'embrase d'un amour dont la flamme ne vacillera pas.

II

« Le troisième jour, des noces se célébraient à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus était là. » (Jo., II, 1).

Jésus fut invité aux noces et ses disciples avec lui. Jean ne s'était donc pas séparé de Jésus, il l'avait revu le lendemain et s'était attaché à sa personne. La journée de Cana fut encore une bien belle journée pour lui. Il voyait Jésus, il écoutait chacune de ses paroles, il admirait tout en lui. Mais en outre il voyait, il regardait Marie, si douce, si empressée et si bonne. Rien ne lui échappait, et l'impression première demeurait délicieuse, avec, en plus, celle de la vision et des paroles de la Sainte Vierge, c'est pourquoi il a si bien décrit les noces de Cana.

« Ce jour-là, Jésus manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui. Ensuite Jésus descendit à Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples, et ils y demeurèrent quelques jours. » (Jo., II, 12).

Ces noces de Cana étaient des noces de famille. C'est pourquoi les frères, c'est-à-dire les parents de Jésus, y assistaient. Ils vont ensemble à Capharnaüm, qui est proche de Bethsaïda, et c'est là sans doute que S. Jean se sépara pour la première fois de son Maître et de la Sainte Vierge, non sans un pénible serrement de cœur. Jésus se rend à Jérusalem pour la fête de Pâques et il revient en Galilée en passant par la Samarie. C'est là qu'il eut son célèbre entretien avec la Samaritaine, entretien que rapporte S. Jean dans son Evangile avec une précision de détails qui laisse entendre qu'il était aussi du voyage.

Puis il retourne à sa barque de pêche, auprès de Zébédée, l'âme pleine de lumière et le cœur plein d'amour. En jetant ses filets, il repasse en lui-même ces heures charmantes de Capharnaüm et de Cana ; il revoit le visage et le sourire de Jésus, il souffre d'être privé de sa présence, comme une plante frileuse souffre d'être privée du soleil.

Or voici qu'un jour le Sauveur reparaît sur le lac ; il suit le rivage, aperçoit Pierre et André et leur dit : « Venez avec moi et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Ceux-ci abandonnent aussi-

[1] *Elévations*, 24e Semaine, 4e Elévation.

tôt leurs filets et le suivent. La barque de Zébédée se trouvait dans le proche voisinage, Jésus continue à longer le rivage, et il rencontre Jacques et Jean qui raccommodaient leurs filets. Il les appelle aussi. Ils quittent aussitôt leur père, le laissent dans sa barque avec ses serviteurs, et suivent Jésus. (Marc, I, 16 20).

Pierre et André n'abandonnent que leurs filets, mais Jean quitte de plus son père, *relicto patre,* et sa bonne mère Salomé. Cette séparation est pour lui un déchirement, mais comment résister à l'attrait de Jésus, à l'appel de la grâce? Il ne sait pas encore les desseins du Sauveur sur lui, il sait seulement qu'il aime son bon Maître et qu'il est prêt à le suivre partout. L'Esprit-Saint qui le guide ne peut l'égarer, et il s'en va docilement à la suite de Jésus.

Que veut le Sauveur ? Où le conduit-il ? Il veut qu'il fasse son premier apprentissage d'Apôtre, et il le conduit dans la populeuse cité de Capharnaüm. Il entre avec Jean dans la Synagogue, il y parle en Maître, en Docteur; il explique les Ecritures avec une clarté, une onction qui ravissent les auditeurs. Il fait des miracles, il chasse des démons, il guérit des malades, des aveugles, des paralytiques ; les esprits impurs s'enfuient, tremblants, et ils crient : « Vous êtes le Fils de Dieu ! »

Jean ne le quitte pas d'un moment pendant toute cette journée, il regarde, réfléchit, écoute les inspirations de la grâce et commence à comprendre ce qui ressort de cette sublime leçon de choses.

Cette journée lui montre quelle sera l'occupation de toute sa vie. Il devra, lui aussi, parler, instruire, convertir le peuple, se faire aimer de lui par ses bienfaits. Il comprend le prix des âmes pour lesquelles Jésus se dépense tant, qu'il cherche à prendre dans les filets de sa parole ; l'Esprit-Saint lui donne l'intelligence de sa mission de pêcheur d'hommes. C'est une joie pour le pêcheur de faire la capture de magnifiques poissons, mais il fera, lui, des captures d'âmes, il les sauvera et les conduira au ciel.

C'est ce que Jésus dit, explique ; c'est ce qu'il a fait tout le jour, et, son labeur terminé, la nuit venue, il a quitté la cité et gagné la solitude pour y prier dans la paix et le silence. On ne voit pas qu'il ait parlé de son bien-aimé disciple, mais on est assuré qu'il n'a pensé qu'à lui, à toute heure. Il a agi, il a travaillé devant lui, et cette première journée d'apprentissage a porté déjà d'admirables fruits dans l'âme éblouie et songeuse du disciple.

Telle est l'œuvre de Jésus en S. Jean, la première année de son ministère. Que de chemin parcouru depuis le premier entretien jusqu'à cette journée de Capharnaüm, si féconde et si douce ! Le Maître alors laisse ses Apôtres à leurs réflexions, ils retournent à leur travail, méditent sur ce qu'ils ont vu, repassent en eux-mêmes ses paroles, se laissent pénétrer peu à peu par la grâce, s'accoutument à ces pensées qu'ils ont recueillies et qui forment la base de leur éducation surnaturelle. Pendant ce temps Jésus évangélise les pays d'alentour, et il ne revient à Capharnaüm que beaucoup de jours après : *post dies* (Marc, II, 1).

Jean et Pierre reprennent pendant ce temps leur rude labeur afin de gagner leur vie. Déjà ils sont liés par une grande affection, maintenant ils se sont associés. (Luc, v, 10). Ils pensent à Jésus et ils parlent de lui, tout en jetant leurs filets. Cela les encourage, quand leur pêche est infructueuse.

Un jour ils revoient Jésus qui remonte les bords du lac jusqu'auprès de Bethsaïda, suivi d'une foule considérable. Il cherche un endroit d'où il pourra parler à cette multitude avide de l'entendre. Il aperçoit deux barques amarrées au rivage. Les pêcheurs à qui elles appartenaient étaient descendus sur la grève et lavaient leurs filets. L'une était à Simon-Pierre. Il y monte, la fait éloigner un peu de la rive et, de cette chaire improvisée, il enseigne la foule. Puis il dit à Simon : « Conduis-nous en plein lac ! » Là il lui ordonne de jeter ses filets.

— Maître, lui répond Simon, nous avons travaillé toute la nuit, sans rien prendre. Mais, sur votre parole, je jetterai mes filets.

Et il prend tant de poissons que les filets vont se rompre. Alors il fait appel à ses compagnons de l'autre barque, Jacques et Jean, qui accourent, et les deux barques se remplissent de leur capture. Pierre se juge indigne de ce bienfait, et s'humilie, car il n'est qu'un homme de péché.

— Désormais, lui dit Jésus, tu seras pêcheur d'hommes.

Il avait déjà dit cette parole aux fils de Jonas et aux fils de Zébédée. Mais, cette fois, c'est à Pierre seul qu'il s'adresse, comme c'est sur sa barque qu'il a voulu monter. C'est une leçon d'humilité et d'obéissance qu'il donne à S. Jean. S. Jean sera le plus aimé, mais Pierre sera le chef auquel il devra obéir. Aucune éducation spirituelle ne se fonde que sur l'humilité. L'orgueil tarit les sources de la grâce et stérilise tout. Jean a compris, il accepte avec joie d'obéir.

« Ils ramènent leurs barques au rivage, abandonnent tout et suivent Jésus. » (Luc, v, 12).

Et déjà le Sauveur admire l'œuvre de la grâce dans ces âmes que son enseignement a transformées, et qui sont les plus belles, les plus aimantes, les plus généreuses des fils des hommes.

XXXI

S. JEAN : L'ESPRIT DE L'ÉVANGILE

Dans la deuxième année de sa vie publique, Jésus choisit définitivement ses Apôtres. Un soir, il se retire sur une montagne pour y prier, sa prière se prolonge toute la nuit ; le lendemain, après ce colloque intime avec le Père, il appelle ses Apôtres : d'abord Pierre et André, puis Jacques et Jean. Ceux-ci sont nommés les fils du tonnerre, à cause de leur parole ardente, de leur zèle qui ne connaît pas de bornes. Jean, plus que les autres, s'est pénétré du Sermon sur la montagne, car son âme comprend mieux l'amour et le sacrifice.

Les paraboles le ravissent. Il est aussi l'objet de faveurs spéciales. Quand Jésus ressuscite la fille de Jaïre, il n'emmène avec lui que Pierre, Jacques et Jean (Marc, v, 37). L'Apôtre bien-aimé s'attache de plus en plus à son Maître si puissant, puisque la mort lui obéit, et si bon, si compatissant, si heureux de rendre cette enfant à son père. Son âme s'épanouit à l'amour divin, comme une fleur s'épanouit au soleil du printemps.

I

Le Sauveur envoie alors les Douze en mission « vers les brebis perdues d'Israël, » car le moment n'est pas encore venu pour eux d'évangéliser les païens, et il leur accorde le pouvoir de faire des miracles. En même temps il leur prodigue les avis nécessaires à leur inexpérience. Ils pèchent par excès de confiance : « Je vous envoie, leur dit-il, comme des brebis parmi des loups. Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Tenez-vous en garde contre les hommes. » (Matth., x, 17). Ces avis peuvent paraître sévères au jeune Apôtre qui ne croit pas le mal, mais bientôt la mort de Jean-Baptiste vient leur apprendre que les hommes sont méchants. Le Précurseur avait été son premier maître; il fut consterné par cette affreuse nouvelle : Jean-Baptiste sacrifié au désir scélérat d'une jeune fille cruelle et perverse! La vie est telle, il faut la connaître sous toutes ses faces : et elle a des faces sanglantes, et tout apôtre est appelé à verser son sang pour la vérité, pour Jésus-Christ.

Mais si le Maître exige beaucoup de ses disciples, il leur donne aussi des armes pour combattre, la nourriture forte qui fera d'eux des héros. A la fin de cette deuxième année il leur promet de leur donner le pain du ciel : « Celui qui mange de ce pain vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » (Jo., vi, 52). La foule ne comprend pas et proteste, plusieurs disciples même s'en vont, et le Sauveur ne les retient pas, car il ne veut avec lui que des âmes dociles et généreuses. Avec quelle joie Jean accueille la parole de Pierre qui trouve dans son âme un écho si puissant et si fidèle : « A qui irions nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

II

Au commencement de la troisième année de son ministère, Jésus fait affirmer sa divinité par S. Pierre dans les plaines de Césarée de Philippe. Les Apôtres savent qu'il est le Fils de Dieu. Mais ils pourront l'oublier, et, plus tard, quand ils seront témoins de ses humiliations, de son crucifiement, de sa mort, le doute envahira leur mémoire et leur cœur. Il va prendre avec lui les disciples qui lui sont le plus attachés : Pierre, Jacques et Jean, et leur donner le spectacle de sa gloire dont le souvenir ne s'effacera jamais et les rendra invincibles. Il les conduit sur le Thabor et, transfiguré sous leurs yeux, il s'entretient avec Moïse et Elie. Ils contemplent la divinité même, ils entendent la voix du Père qui dit : « Voilà mon Fils bien-aimé, écoutez-le ! »

Ils conserveront en effet ce souvenir grandiose. S. Pierre le rappellera dans sa seconde Epître : « Nous avons vu de nos propres yeux la majesté de N.-S. Jésus-Christ. Nous avons entendu la voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, » lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne, et cette voix venait du ciel. » (II Pet., i, 18).

Jean s'en souvenait aussi quand il écrivit dans son Evangile : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père. Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité. » (Jo., i, 14).

Mais quelle tâche que celle de l'éducation d'une âme et qu'elle exige de patience de la part du Maître ! Ils sont à peine descendus de la montagne du Thabor que la jalousie éclate parmi les disciples. Peut-être avaient-ils remarqué la prédilection de Jésus pour Jean. Une querelle s'élève entre eux, très animée et très vive. Le Sauveur leur dit : « Que discutiez-vous sur le chemin ? » Ils se taisent, car ils se demandaient lequel d'entre eux était le plus grand. Mais Jésus sait tout. Il s'assied, appelle les Douze et leur dit : « Que celui qui veut être le premier soit le dernier, et le serviteur de tous ! » Et il prend un petit enfant, le place au milieu d'eux, l'embrasse et dit : « Quiconque reçoit un petit enfant comme celui-ci en mon nom me reçoit, et qui me reçoit reçoit non pas seulement moi, mais celui qui m'a envoyé. »

L'innocence de l'enfant est donc ce qu'il y a de plus auguste au monde. Aussi « malheur à celui qui le scandalise ! » (Marc, ix, 36, 41). Et c'est parce que Jean est resté dans l'état d'enfance spirituelle que Jésus l'aime mieux que les autres.

L'Apôtre bien-aimé est frappé de cette parole : « Celui qui reçoit un petit enfant *en mon nom* me reçoit. »

— Maître, dit-il, nous avons vu un homme qui ne va pas avec nous et qui chassait les démons en votre nom. Nous l'en avons empêché.

— Ne l'en empêchez pas, répond le Sauveur, car personne ne peut faire de miracle en mon nom et aussitôt après parler mal de moi. Qui n'est pas contre vous est pour vous.

Cette doctrine de la charité désintéressée, Jean n'en est pas encore pénétré. Ce qui reste le plus longtemps en nous, c'est le fond d'égoïsme personnel, qui ne disparaît jamais complètement. Le Maître connaît ce défaut dans son plus cher disciple, et il veut l'en corriger.

Le jour approche où il va consommer son sacrifice à Jérusalem et il s'affermit dans la résolution de gagner la Ville sainte, qui sera bientôt la cité déicide. Il traverse la Samarie et envoie Jacques et Jean devant lui pour lui préparer nourriture et logement. Les habitants d'une ville de la Samarie refusent de le recevoir, parce que « son visage était tourné vers Jérusalem. » Les deux Apôtres sont indignés, ils reviennent près du Maître et